

Un Dumas d'Arménie

Hakab Melik Hakobian (1835-1888), dit Raffi, partageait avec Dumas le même art de conter en enfilant ses épisodes chapitre par chapitre. Ses feuilletons parus dans la revue Mchak faisaient courts et haletants sans se priver, comme Dumas, de tirer à la ligne, officiellement à des fins didactiques. La filiation n'est d'ailleurs pas niée.

ÉRIC PHALIPPOU

RAFFI

LE FOU

trad. de l'arménien par Mooshegh Abrahamian
Bleu autour éd., 352 p., 20 euros

Dumas et tout le romantisme révolutionnaire courent en filigrane dans *Le Fou* (1881), considéré comme le chef-d'œuvre de Raffi, irradiant même son personnage de Léon Salman. Ce fils d'Arménien d'Ankara vole de village en village dans la Transcaucasie méridionale sous une défroque de vagabond et sous le nom d'emprunt de Michaël Doudoukjian, l'humble patronyme pour un facteur de flûtes. Cet incognito lui permet de colporter des libelles invitant les siens à l'idée nationale contre le joug du despote turc : « *Vous ne lisez pas les journaux, vous ne pouvez donc pas savoir ce qui se passe dans la péninsule balkanique. Là-bas aussi, il y a des peuples chrétiens, sujets de l'Empire ottoman et en proie depuis des siècles à sa barbarie. Mais, à l'inverse des Arméniens, ces peuples se sont révoltés...* ».

Bien sûr, les siens ne se reconnaissent pas dans ce discours séditionnel, rompus qu'ils sont, jusqu'encore dans les années 1870, à leur catéchèse et soumis à leurs catéchistes : « Il avait suffi que le curé fustige monsieur Salman dans un de ses sermons pour déchaîner l'intransigeance des villageois. À l'entendre, cet homme était un franc-maçon... ». Pourquoi ? et le maître d'école de renchérir : « Les auteurs de cette brochure auraient été plus inspirés d'éclairer les paysans sur la liturgie ou sur la vie des Pères de l'Église ».

Bref, Salman passe pour un fou, un illuminé, un agitateur. Dans les années qui avaient suivi la révolution de 1848, convient le narrateur, Salman alors tout jeune « se jeta dans l'effervescence parisienne ». Comment ne pas penser à Dumas qui, rallié aux Trois Glorieuses, arma même des insurgés ? Activité à laquelle se livre d'ailleurs dans ce roman un affidé de Salman, Melik Mansour, sous de faux airs de négociant entre Perse et Russie. Expérience que connut aussi Raffi du temps où il était encore Melik Hakobian, jeune Arménien d'Iran conduisant au service de son père des caravanes commerciales jusque dans la plaine d'Ararat. Le parallèle ne s'arrête pas là : « *Quand l'argent de sa maîtresse vint à manquer, il écrivit des articles sur la question d'Orient et, lorsque celle-ci prit un tour aigu, il abandonna Paris et sa maîtresse pour retourner à Istanbul* ». Non ce n'est pas de Dumas (lui parti moins loin, seulement à Bruxelles) dont Raffi nous entretient ici, mais de Salman.

« Monsieur Salman » n'est peut-être pas le héros de cette épopée mais son détonateur.

Celui par qui le scandale arriva. Celui qui « prophétisait » à coups de : libérons « *ces forces vives de la nation que sont les femmes, la victoire penchera de notre côté* » ! Au mieux avait-il droit parmi les Arméniens qu'il prêchait de la sorte à un regard amusé, à quelque commisération. Même Vartan, le héros de cette histoire et son partisan le plus convaincu, n'échappait pas à ce sentiment le faisant plaindre en son for intérieur l'intellectuel ainsi déguisé en colporteur : « *Le pauvre... Ses lectures lui sont montées à la tête. Il est au fin fond d'un village arménien et il harangue la foule comme s'il se trouvait sur une barricade parisienne...* »

C'est Dumas tout craché, le Dumas qui courait le suffrage des travailleurs de Seine-et-Oise pour la députation de 1848 en se présentant sous l'étiquette (qui ne trompa personne, d'où son échec cuisant) de « prolétaire de la plume ». L'un et l'autre partageaient la même qualité : « *chercher des mots simples pour expliquer la situation* ». Salman s'employant à haranguer ses coreligionnaires ruraux (à l'instar de Raffi dont la langue directe en fait le père de l'arménien moderne) poursuit l'idéal de Dumas d'être utile à son peuple en lui donnant à lire son histoire.

Son histoire procède par la réécriture romanesque de l'histoire. La fille violée par le Turc, et plus encore le Kurde, son bras armé dans cette région de l'Anatolie que baigne le lac de Van, y devient icône et martyr de la nation arménienne, sa conscience la plus vive : « *Des centaines de jeunes filles enlevées par des musulmans se sont suicidées quand elles ne réussissaient pas à s'enfuir. Très rares sont les hommes qui ont cette force de caractère* ». On pense à Marianne, version Delacroix, que Gavroche seul épaula et haut les baïonnettes ! Ce mythe donne sa figure à l'héroïne du roman, Lala. Sa grande sœur tombée aux mains de brigands kurdes comptait au nombre de celles qui ont préféré la mort. Pour qu'elle ne subisse à son tour un sort si peu enviable, son père l'élève à la garçonne sous le nom viril de Stepanik. Ce secret, éventé, n'empêche pas un émir kurde de rêver de s'emparer d'elle. Le même désir habite un collecteur d'impôts, arménien à l'en croire mais sbire si inféodé aux infidèles qu'on se défie de lui. L'un par la force, l'autre par la ruse font se resserrer l'étau autour de Lala. Un seul prétendant pourrait l'arracher au funeste destin que subit sa sœur. C'est Vartan.

Parce que Vartan, voyageur de commerce, ne fait que passer. Parce que Vartan, disant haut son fait au rustre comme au rusé, n'a cure des rumeurs et rit des vendettas. Parce que Vartan est fou (*majnun*) et plus fou d'amour encore pour Lala. Aussi cette

histoire, qui aurait pu être une variante pastorale de Layla et Majnun, tourne au cauchemar. Tout implode. Les amoureux sont séparés et broyés par la Grande Histoire en marche. Le conflit russo-turc, comme naguère les guerres médiévales, rase l'Arménie en stérile champ de bataille. Cette fin tragique et inattendue au vu des premières descriptions où fleuraient bon coutumes champêtres et mœurs patriarcales, aurait plu à Dumas. Lui-même recourait souvent au pittoresque comme prétexte à un noir retournement et au piquant des traditions comme prélude au fantastique le plus lugubre (ainsi dans *Le château d'Epstein*, 1843). Pourquoi donc *Le Fou* ne fut-il pas traduit plus tôt en français ? Alors que son intrigue avait tout pour attirer les suffrages, qu'est-ce qui en son temps la fit écarter d'un large succès européen ?

Souvenons-nous qu'alors, le genre de feuilleton qui émergea de l'Europe centrale s'appelait *Quo Vadis* (1895-96) du Polonais Henryk Sienkiewicz. Qui se demande pourquoi une histoire écrite pour des journaux édités à Cracovie, Poznan et Varsovie franchit toutes les frontières, ne doit pas perdre de vue que ce roman sut transmettre à une époque conservatrice et inquiète sur l'avenir de ses valeurs, la vision officielle et rassurante de l'Église. Le christianisme s'y voyait fondé ; on n'en demandait pas plus à la littérature industrielle.

Raffi ne satisfaisait pas à ce canon, lui réformiste et laïque en diable dont le héros socialement engagé négligeait jusqu'à son idylle. Raffi affirmait même le plus crûment du monde que le clergé chrétien fut plus nocif pour les siens que le sabre ennemi, grâce à ses moines, des pillards acharnés. La droite catholique, qui chez nous plaïda à quelques années de là la cause des Arméniens, ne pouvait tolérer un récit faisant aussi désordre. Autre inconvenance de l'auteur difficile à avaler à une époque où régnait l'idéologie du roman familial prompt à exalter les notables de souche et la province éternelle, c'était ses sorties mettant à bas tout ce bel édifice. Comme celle-ci taillée en chute d'apologue, dont le titre aurait pu être « *Le petit Arménien tondu par les gros* » : « *Ainsi, chacun à leur manière, le curé, le maître d'école et le fonctionnaire provincial donnèrent leur avis sur les événements en cours sans se soucier une seconde de ce qui se passait chez le voisin Zako et sans compatir non plus à la douleur de Khatcho* ».

Ainsi, quant à nous, il nous a fallu attendre plus de cent vingt-cinq ans pour découvrir que la littérature populaire arménienne n'avait pas été dupe en son temps de l'alliance des intérêts de classes plus forte que les liens de solidarité.